

Jean DEVOS, Professeur de philosophie au lycée militaire de Saint-Cyr
Cours interactif de philosophie donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusion en visioconférence le 14 novembre 2013, de 10h10 à 12h00 :
En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
En différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>
Programme : <http://www.coin-philos.net/eee.13-14.prog.php>

« LE RÉEL ET LA VALEUR »

« *For actuality is the value* »

Alfred North Whitehead, *Science and the Modern World*

« *Peut-être Whitehead est-il le seul à avoir entrepris systématiquement de combler l'abîme qui sépare le sens et la connaissance en faisant fusionner leurs concepts primitifs [...] Telle est la raison pour laquelle il exerce une séduction sur tous les esprits qui tiennent à la fois au phénomène et à l'être.* »
Jules Vuillemin, *La Logique et le monde sensible*

Texte : « Réalité et valeur »

« Toutes les choses de ce genre que l'on voit là-bas sont comme des statues qui peuvent se voir elles-mêmes, en sorte que « ce sont des spectacles pour des êtres plus que bienheureux. [...] »

« **Si la réalité a de la valeur, cela lui vient du savoir, et c'est parce qu'elle vient du savoir qu'elle est la réalité véritable.** Voilà pourquoi toutes les réalités qui ne possèdent pas le savoir sont quand même des réalités, car elles sont venues à l'être en vertu d'un savoir, mais ce ne sont pas des réalités véritables, car elles ne possèdent pas le savoir en elles-mêmes.

Il ne faut pas pour autant croire que ce soient des axiomes que voient là-bas les dieux ou les « êtres qui sont absolument bienheureux » là-bas. Mais les Formes dont nous parlons sont là-bas de belles images, comme celles qu'on imagine dans l'âme du sage sont du genre de celles qui, se représente-on, existent dans l'âme de l'homme savant, des images qui ne sont pas peintes, mais qui existent vraiment. Voilà pourquoi les anciens disaient que les idées sont des êtres, c'est-à-dire des réalités. »

Plotin, *Traité 31 (V, 8)*, trad. fr., Paris, GF-Flammarion, 2006, p. 98

Texte : « La nature et nous »

« Quel est l'objet de l'art ? Si la réalité venait frapper directement nos sens et notre conscience, si nous pouvions entrer en communication immédiate avec les choses et avec nous-mêmes, je crois bien que l'art serait inutile, ou plutôt que nous serions tous artistes, **car notre âme vibrerait alors continuellement à l'unisson de la nature.** Nos yeux, aidés de notre mémoire, découperaient dans l'espace et fixeraient dans le temps des tableaux inimitables. Notre regard saisirait au passage, sculptés dans le marbre vivant du corps humain, des fragments de statue aussi beaux que ceux de la statuaire antique. Nous entendrions chanter au fond de nos âmes, comme une musique quelquefois gaie, plus souvent plaintive, toujours originale, la mélodie ininterrompue de notre vie intérieure. Tout cela est autour de nous, tout cela est en nous, et pourtant rien de tout cela n'est perçu par nous distinctement. Entre la nature et nous, que dis-je ? entre nous et notre propre conscience, un voile s'interpose, voile épais pour le commun des hommes, voile léger, presque transparent, pour l'artiste et le poète. »

Bergson, *Le Rire*, 1^{ère} éd. 1900, Paris, P.U.F., 1940, p. 115

Texte : « Harmonie logique et harmonie esthétique »

« Avoir foi en [la raison], c'est avoir confiance dans le fait que les natures ultimes des choses se tiennent ensemble dans une harmonie telle que le simple arbitraire en est exclu. C'est avoir foi dans le fait qu'à la base des choses nous ne trouveront aucun mystère qui soit purement arbitraire. La foi dans l'ordre de la nature qui a rendu possible le développement de la science est un exemple particulier d'une foi plus profonde. Cette foi ne peut être justifiée par quelque généralisation inductive. Elle procède d'une inspection directe de la nature des choses telle que dévoilée dans notre expérience propre, présente et immédiate. Nul ne peut se défaire de son ombre. Éprouver cette foi, c'est savoir qu'en étant nous-mêmes nous sommes plus que nous-mêmes ; c'est savoir que notre expérience, aussi obscure et fragmentaire soit-elle, sonde néanmoins les plus grandes profondeurs de la réalité ; c'est savoir que les détails isolés, afin d'être simplement ce qu'ils sont, doivent se trouver dans un système de choses ; c'est savoir que **ce système inclut l'harmonie de la rationalité logique et l'harmonie de l'accomplissement esthétique** ; c'est savoir que, tandis que l'harmonie logique s'étend sur l'univers comme une nécessité inaltérable, l'harmonie esthétique se tient devant lui comme un vivant idéal qui canalise le flux général, en sa progression tumultueuse, vers un horizon d'enjeux plus fins et plus subtils. »

Alfred North Whitehead, *La Science et le monde moderne*,
trad. fr., Paris, Editions du Rocher, 1994, p. 36

Texte : « Les poètes sont-ils dans l'erreur ? »

« Locke élabore une théorie des qualités premières et secondes en accord avec l'état de la science physique à la fin du XVII^{ème} siècle. Les qualités premières sont les qualités essentielles des substances dont les relations spatio-temporelles constituent la nature. L'ordonnement de ces relations constitue l'ordre de la nature. Les événements naturels sont, d'une certaine manière, perçus par les esprits, lesquels sont associés à des corps vivants. En premier lieu, l'appréhension mentale est suscitée par les événements qui se produisent dans certaines parties du corps qui lui est corrélé, les événements cérébraux, par exemple. Mais, du fait de l'appréhension, l'esprit éprouve aussi des sensations, lesquelles, à proprement parler, sont des qualités de l'esprit seul. Ces sensations sont projetées par l'esprit de manière à en revêtir les corps appropriés dans la nature externe. Ainsi les corps sont perçus comme ayant des qualités qui en réalité ne leur appartiennent pas et ne sont que le produit de l'esprit. Ainsi la nature reçoit un crédit qui devrait en vérité nous être réservé à nous-mêmes : la rose pour son parfum, le rossignol pour son chant, et le soleil pour sa chaleur. **Les poètes sont entièrement dans l'erreur.** Ils devraient s'adresser leurs chants à eux-mêmes, et en faire des odes par lesquelles l'esprit humain se féliciterait lui-même de sa propre excellence. La nature est une chose ennuyeuse, muette, inodore, incolore ; seulement le passage hâtif de ses matériaux – sans fin et dépourvu de signification. De quelque manière que vous présentiez les choses, **telle est la conclusion pratique de la philosophie scientifique à la fin du XVII^{ème} siècle.**»

Alfred North Whitehead, *La Science et le monde moderne*,
trad. fr., Paris, Editions du Rocher, 1994, p. 73-74

Texte : « Peut-on se passer de la valeur pour décrire la réalité ? »

« Nous rappelant le mode poétique de restitution de notre expérience concrète, nous voyons tout de suite que, dans la description d'un événement comme le plus concret et le plus réel, ne doit jamais être omis l'élément qui a trait à la valeur : être-valorisable, avoir-de-la-valeur, être-une-fin-en-soi, être-quelque-chose-qui-vaut-pour-soi. **« Valeur » est le mot que j'utilise pour désigner la réalité intrinsèque d'un événement.** La valeur est un élément qui imprègne de part en part la vision poétique de la nature. Et cette valeur que nous reconnaissons si promptement en termes de vie humaine, nous n'avons qu'à la transférer à la texture même de la réalisation en soi. C'est là le secret de la dévotion que Wordsworth porte à la nature. La réalisation est donc, en soi, l'atteinte de la valeur. Mais la valeur pure et simple, cela n'existe pas. La valeur est ce qui résulte de la limitation. L'entité finie définie est le mode distinctif en lequel prend forme l'atteinte de la valeur ; en dehors d'une telle formation dans des états-de-chose individuels, il n'y a pas de réalisation. La simple fusion de tout ce qui est serait la non-entité de l'indéfini. Le salut de la réalité réside dans ses entités obstinées, irréductibles, pragmatiques, qui sont limitées en sorte à ne pouvoir être qu'elles-mêmes. Ni la science, ni l'art, ni l'action créatrice ne peuvent se soustraire aux faits obstinés, irréductibles, limités. La durabilité des choses prend son sens dans l'auto-rétention de ce qui s'impose comme une réalisation définie valant pour soi. »

Alfred North Whitehead, *Science and The Modern World*,
The Macmillan Company, 1925, 1967, p. 93-94 (traduction originale)

Texte : « La nature et le dualisme du XVIIème siècle »

« Nous avons conscience de la nature comme étant une interaction de corps, de couleurs, de sons, d'odeurs, de goûts, de touchers et d'autres sensations corporelles diverses, déployés dans l'espace, à travers des schèmes de séparation mutuelle dans lesquels interviennent des volumes d'aspect individuel. De plus, tout l'ensemble est un flux, qui change avec le passage du temps. **Cette totalité systématique nous est dévoilée comme un seul complexe de choses. Mais le dualisme du XVIIème siècle fait une découpe nette à travers ce complexe.** Le monde objectif fût confiné au seul matériau spatial ayant une localisation simple dans l'espace et le temps, et soumis à des règles définies relatives à sa locomotion. Le monde subjectif de la philosophie annexa les couleurs, les sons, les odeurs, les goûts, les touchers, les sensations corporelles, en tant que formant le contenu subjectif des cogitations d'esprits individuels. Les deux mondes participent au flux général ; mais le temps, tel que nous le mesurons, fût assigné par Descartes aux cogitations de l'esprit de l'observateur. Il y a, à l'évidence, une faiblesse fatale dans ce schéma. Les cogitations de l'esprit se présentent comme tenant devant l'esprit des entités, telles que les couleurs par exemple, qui sont comme les termes de la contemplation. Mais, dans cette théorie, ces couleurs ne sont, après tout, que les contenus qui meublent l'esprit. Par conséquent, l'esprit semble être confiné à son propre monde, sa sphère privée, de cogitations. [...] **Par suite, la question de savoir comment on obtient une connaissance du monde vraiment objectif de la science devint un problème de première importance.**»

Alfred North Whitehead, *La Science et le monde moderne*,
trad. fr., Paris, Editions du Rocher, 1994, p. 172-173

Texte : « Les *qualia* et les « objets éternels »

« Faudra-t-il, en raison de ce caractère sensible ou sensoriel (et presque parfois sensuel, dans cette jouissance perceptive), dire que la situation existentielle de l'œuvre à ce plan, c'est l'ordre subjectif de la sensation, en tant que fait psychique ou même psychophysiologique ?

Ce ne serait pas exact. Ce serait même une très grave erreur. L'œuvre d'art n'est pas faite (sur ce plan) avec des sensations. Elle est faite avec des qualités sensibles. Ce qui est fort différent.

Insistons sur ce point, délicat et essentiel.

L'*ut*, le *ré*, le *mi* ; ou plus précisément l'*ut* 3, le *ré* 3, le *mi* 3, et même l'*ut* 3 du piano, ou celui du violoncelle, ou celui du cor qui sont quelques uns des matériaux sensibles dont est faite telle mélodie, sont bien autre chose que des sensations, c'est-à-dire les événements réels, totaux, complexes et singuliers dont est le siège tel ou tel organisme positif ébranlé. Ce sont des essences pures, des qualités génériques et absolues. En bonne analyse philosophique, il faut les rapprocher des « objets éternels » selon la philosophie de Whitehead, et songer en particulier à ce que celui-ci dit de ses *qualia*. Et ce sont bien, en effet, des *qualia*. »

Etienne Souriau, *La Correspondance des arts : éléments d'esthétique comparée*, Paris, Flammarion, 1947, p. 53

Texte : « La valeur c'est la réalité »

« Au fond de la nature nous découvrons donc une volonté de création de valeur, un appétit de réalisation, un désir esthétique (S.M.X., p. 117). C'est lui qui prend conscience de lui-même dans la connaissance humaine (S.M.W., p ; 189), dans l'art humain.

Jamais d'ailleurs, tout au long de la création, la créativité n'est séparée de la créature. Tout événement est à la fois créé et créateur, et réagit sur la créativité elle-même (Religion, p. 79, 88, 145 ; P.R., p. 351)

La valeur, c'est la réalité intrinsèque d'un événement (S.M.W., p. 116). D'une façon plus générale encore, **la valeur c'est la réalité** (*Ibid.*, p. 132). Il y a un lien étroit entre le réel et la valeur, et par là, Whitehead se range aux côtés des hégéliens contre les conceptions kantienne et fichtéenne. Réalisation et acquisition de valeur sont pour lui choses identiques.

Mais sa théorie se distingue de la théorie hégélienne en ce que la valeur n'est pas attribuée à la réalité dans son ensemble et son mouvement ; elle est attribuée à certains éléments de la réalité en tant qu'ils peuvent être considérés comme séparés et immobiles et comme ayant leurs fins en eux-mêmes. La valeur est signification d'une chose pour soi-même, elle est finalité interne – en donnant au mot de finalité le double sens de terminaison dans le temps et de terme pour le désir ; elle est auto-téléologie ; elle est entéléchie. C'est en ce sens que la vie est une valeur. Et d'une façon plus générale, toute entité a une valeur en tant qu'elle se repose en elle-même et jouit d'elle-même, se satisfait d'elle-même, en tant qu'elle apparaît cause de soi, et surtout cause finale de soi (P.R., p. 119, 122), en tant qu'elle se présente à elle-même ses éléments constitutifs et les sent (Religion, p. 5, 6, 87, 88 ; P.R., p. 34, 35, 61, 83 ; F.R., p. 25). »

Jean Wahl, « La philosophie spéculative de Whitehead »,
in *Vers le concret : études d'histoire de la philosophie contemporaine : William James, Whitehead, Gabriel Marcel*, Paris, Vrin, 1932, 2004, rééd. 2010, p. 167

Textes choisis par Jean DEVOS,

Professeur de philosophie en Classes préparatoires au Lycée militaire de Saint-Cyr